

Le temps des Mobilisés

par Morvan LEBESQUE

JE ne répondrais pas à cette question si elle n'était pas pas coutumière. Mais lorsque je la vis arriver l'autre soir, il me semble entendre non une parole, mais un écho. C'était à Lille, à l'Assemblée générale des Amicales Laïques du Nord. On m'avait demandé de dire quelques mots et d'ouvrir un débat sur le laïcisme et la morale de notre temps. Et là, parmi les centaines d'amis du Canard qui emplissaient la salle — et sur qui planait ton souvenir, cher et libre Henri Monier, copain toujours vivant! — la première question fut : "A force de critiquer tant de choses, ne craignez-vous pas de démobiliser la jeunesse?"

Si je le crains? Hélas! Autant craindre d'arrêter avec ses mains le cours d'un fleuve, le vent des steppes! Notre siècle, il y a beau temps que je l'ai compris, est celui de la Mobilisation Générale. La plupart des hommes vivent avec les petits drapeaux de Quatorze dans le cœur. Quant à la jeunesse, qu'on croit bien à tort libertaire — le goût de la liberté est une vertu qui ne mûrit qu'avec l'âge — c'est simple : chaque fois qu'un petit rebelle vient me crier son horreur de l'école ou de la caserne, je le laisse parler et j'attends : neuf fois sur dix, il m'apprendra en conclusion qu'il s'est donné corps et âme à un parti ou à une secte.

Etait-il ainsi mobilisé, le jeune homme qui m'interrogea l'autre soir? Je l'ignore, mais qu'il se rassure : je ne suis pas un sergent antirecruiteur. Je ne bats pas le tambour voilé de la désertion. Je ne paye pas une prime à qui lâche l'uniforme et rentre chez lui. Et je ne crois pas avoir empêché un seul de mes lecteurs de se faire communiste ou curé. Mais dans le grand bruit d'enrôlements qui résonne à tous les carrefours, dans une Société bientôt livrée à ces deux extrêmes : le sectarisme et l'indifférence, j'essaie d'être, patiemment, une de ces voix minoritaires qui rappellent que l'homme est à la fois solitaire et solidaire, uni à tous les autres et comptable de lui, d'abord.

Solitaire, solidaire : c'était, on s'en souvient, le mot imprécis que le peintre Jonas laissa sur une toile blanche, dans une nouvelle célèbre de Camus. On s'interroge sur la lettre qui sépare les deux sens, alors qu'ils n'en font qu'un. Solidaire, comment ne pas l'être? Comment ne pas être le frère des humiliés, des offensés, des peuples en servitude, des ouvriers que notre gouvernement de droite traite par le mépris, de tous ceux que l'injustice accable? Déplorer n'est rien, il faut agir. Que chacun donc choisisse son camp et y prenne place. Mais qu'il y entre en solitaire, je veux dire qu'il choisisse entre le camp et le troupeau, l'engagement et la mobilisation. Car tout est là, entre ces termes fort précis. L'engagement réclame des hommes libres, en pleine possession de cette richesse : la solitude. Chacun à la fois commun et unique, pareil à tous et incomparable. La mobilisation, elle, exige des hommes confondus. Et ce n'est pas un vain signe des temps que ce jeune homme de Lille, le mot engagement dans l'esprit, le mot mobilisation à la bouche. Car la mobilisation règne en effet — la mobilisation qui est beaucoup plus que la guerre, la mobilisation qui est la mort.

L'engagement aussi? C'est possible. Il se peut qu'on ait à mourir pour la cause qu'on aime. Mais alors on tombe tout entier, d'un coup, et c'est un homme qui meurt. Tandis que la mobilisation vous mutile, vous châtie et vous tue à petits feux tous les jours. "Sacrifices" est son mot-clef, sa formule disciplinaire. Cela commence, bien entendu, par le sacrifice du sens critique : assez de discussions, cesse de contrer, apprends à être d'accord! "La critique ne sert à rien, il faut construire", etc. Puis le sacrifice des valeurs ("Tu reconnaîtras pour justes exclusivement les nôtres"), celui de la liberté ("Tu obéiras sans murmures à nos ordres") et enfin, de la personnalité ("Tu te fonderas joyeusement dans le troupeau"). J'exagère? Regardez autour de vous et voyez ce que sont devenus, après vingt ans de mobilisation, les tristes frères-prêcheurs des sectes. Le monde est plein de militants et de sœurs de charité dont le teint froid, la parole dure, la lèvre cruelle, le regard éteint démentent les valeurs de justice ou de bonté pour lesquelles ils avaient signé leur feuille de route, dans le printemps des enthousiasmes. Perinda ac cadaver : ce sont des cadavres, en effet. Ils sont devenus des adjuvants de l'idéal. Et s'ils veulent encore le bien des hommes, c'est à coups de fouet, non plus comme des frères, mais comme des maîtres. Pourquoi nous respecteraient-ils, puisqu'on ne les a pas respectés? Pourquoi nous accorderaient-ils une personnalité puisqu'ils ont détruit la leur?

mobilisation ? Très simplement, en vous disant : c'est moi qui signe, c'est moi qui m'engage et je resterai moi quoi qu'il ad-
vienne, engagé avec moi d'abord. "Je me sens responsable de
tous les hommes", m'écrit un étudiant parisien. Certes, mais
responsable de toi avant tout. Si tu aimes vraiment les hommes,
commence par t'aimer et par aimer — c'est très important —
l'univers qui t'entoure : le ciel, les arbres, les bêtes, les fleurs.
Et si tu veux les servir, commence par être le bon serviteur de
toi-même. Sois riche pour enrichir. Et par-dessus tout garde
intacts ta liberté et ton honneur car si tu les perds, tu perdras
ta cause en même temps. D'aucuns t'affirmeront le contraire et,
au nom de principes occasionnels, te proposeront une liberté
relative, un honneur accommodant. Tiens-les sans hésiter pour
des salauds car ce n'est pas toi qu'ils appellent dans leurs
rangs, c'est l'ombre de toi, le moindre-toi, un numéro matricule
dans leur armée, un esclave parmi leurs esclaves. Enfin, n'oublie
jamais : il n'y a pas de cause juste sans bonheur. Celui qui te
dit : "Le bonheur n'est qu'un luxe inutile", crache-lui à la
gueule. Le jour où la joie de servir les hommes s'en irait, mieux
vaudrait tout quitter que d'en faire un pauvre devoir. Chaque
matin, en te levant, demande-toi : "Suis-je heureux ?"

Il y a du bonheur en tout : même dans la misère, même en
prison, même dans la mort sur les barricades. Mais il n'y en
a pas pour le mobilisé, triste soldat de l'altruisme qui va cha-
que jour au rapport pour savoir, ce jour-là, la bonne théorie de
l'amour de ses semblables. Quelque chose lui manque, il ne sait
plus quoi. C'était quelqu'un, c'était lui-même. C'était sa solitude,
sa riche et fertile solitude, celle qui reste au dernier moment,
quand tous les autres sont partis, quand on subit en éclair son
propre jugement dernier, quand on se demande : "C'était donc
moi. Mais qui ai-je été ? Et qu'ai-je fait de cette merveilleuse
amitié de la terre et du soleil ?"